

Diderot

et la liberté dans

Jacques le fataliste et son maître



Préface

Par
Dominique Lecourt



Philosophe, professeur émérite des universités, il est le directeur général de l'Institut Diderot. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, notamment sur l'histoire et la philosophie des sciences, il a récemment signé *Diderot. Passions, sexe, raison* (PUF, 2013).

T

rois cents ans après sa naissance, c'est à peine si nous commençons à prendre la mesure de l'œuvre philosophique personnelle de Diderot. Cette œuvre n'aura longtemps été connue du public que par fragments, publiés pour l'essentiel à titre posthume. Diderot, dénoncé comme ennemi de la religion, fut emprisonné au château de Vincennes en 1749 pour l'athéisme de sa *Lettre sur les aveugles* et la grivoiserie des *Bijoux indiscrets* (1748). L'intolérance était en ce temps-là une brutale réalité quotidienne. D'où sa stratégie de publication. Celui que ses contemporains appelaient « le Philosophe » a gardé par-devers lui nombre de ses textes.

Avoir mené à bien, contre les vents et les marées de la censure et des trahisons,

l'immense chantier de l'*Encyclopédie* passa pour sa contribution majeure à la diffusion de « l'esprit des Lumières ». Mais cet esprit est également à l'œuvre dans le plus profond, le plus déroutant aussi de ses livres : *Jacques le fataliste et son maître*, que nous redécouvrons aujourd'hui. Sa rédaction débute vers 1765, et Diderot ne cesse de l'augmenter jusqu'à sa mort en 1784. Il y raconte les aventures et les conversations de deux cavaliers, Jacques et son maître, en route vers une destination inconnue. La conversation roule, non sans cahots, sur « les amours de Jacques ». Comment tombe-t-on amoureux ? Est-ce un hasard ? La providence ? Et l'amour peut-il être durable, indissoluble ?

Est-ce un roman ? Un conte ? Une nouvelle ? N'insistons pas. Diderot se plaît à défier les genres établis. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'un dialogue portant sur la liberté. Un dialogue philosophique donc, dans la tradition de ce Socrate qu'admirait tant Diderot. Non une pâle copie de l'antique, mais un dialogue vivant où chaque personnage a sa voix propre, ses gestes singuliers, et où les épisodes s'enchevêtrent. Diderot lui-même y multiplie les interventions pour nous interpellier, discuter nos hypothèses et évaluer nos attentes.

Qu'en est-il de ce « fatalisme », objet de la dispute ? Le néologisme est apparu sous une plume jésuite en 1724. Mot de combat contre tous ceux qui croient – protestants, jansénistes, spinozistes, musulmans – à quelque forme de « prédestination ». Jacques a bien compris la leçon de son capitaine de régiment. *Fatum*, en latin, c'est littéralement « ce qui est dit ». Le fatalisme considère que tout ce qui nous arrive de bien et de mal est écrit là-haut sur un « grand rouleau », que la nécessité gouverne le monde et que nous devons nous incliner moralement devant elle.

Le maître se gausse de ce système et proteste. Il éprouve pour sa part le « sentiment intérieur » de son libre arbitre, c'est-à-dire d'une volonté capable à tout moment d'infléchir le cours des événements. Et sans libre arbitre, il n'y a plus ni

© CP

Affirmer son individualité, c'est rompre avec l'égoïsme de l'intérêt particulier

faute ni châtement. Problème : Diderot, quant à lui, ne croit pas une seconde à l'existence de cette volonté. Dans sa lettre du 29 juin 1756 à Paul Landois, il va jusqu'à écrire que « le mot liberté est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ». Ce serait un préjugé d'enfance que « de croire que nous et les autres voulons et agissons librement ».

Dira-t-on qu'il est donc lui-même « fataliste » ?

Oui, au sens où il n'admet ni surnaturel dans la nature, ni la gratuité de nos actes. Diderot ne cache pas sa sympathie pour le personnage de Jacques. Mais cette sympathie va paradoxalement à l'esprit d'initiative et à l'audace dont son héros fait preuve en toutes circonstances. Jacques, c'est le fatalisme sans la résignation ! Ce paradoxe suppose une conception originale de la nature humaine qui s'exprime dans les *Éléments de physiologie* auxquels Diderot a travaillé jusqu'à sa mort. Il est en ce domaine un admirateur du médecin Théophile de Bordeu (1722-1776), premier théoricien « vitaliste » de l'École de Montpellier, qui tente d'expliquer les phénomènes de la vie dans toutes leurs variétés. Il considère que l'« individualité » humaine met en jeu des forces autrement nombreuses et complexes que les phénomènes physiques expliqués par Newton ne le donnent à penser.

L'homme, soumis aux lois de la nature, est certes un animal, mais « un animal combinant

des idées ». Ces combinaisons, il se les transmet de génération en génération grâce à la mémoire exceptionnellement ample dont son cerveau se révèle porteur et par les institutions et les œuvres dont il est le créateur. « *L'homme est modifiable* », affirme Diderot. Géniale intuition que confirment aujourd'hui les neurosciences.

Il en découle une morale de la bienfaisance, qui ne se limite pas à la manifestation sentimentale d'une quelconque compassion ou empathie.

Cette morale repose en effet sur la prise de conscience rationnelle, et, autant que possible, sur la connaissance approfondie des processus d'individuation de l'être humain. À ce processus, nos semblables participent par rencontres et accidents qui dessinent « notre » monde. Affirmer son individualité, c'est rompre avec l'égoïsme de l'intérêt particulier.

« L'homme n'a qu'un seul droit, celui de la justice, et un seul devoir, celui de se rendre heureux », écrit Diderot. Philosophe de la liberté, il élabore une logique du bonheur. Il espère « avec le temps une révolution dans les esprits contre les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants ». Ajoutez à cela son matérialisme déclaré et vous en ferez, à tort, un révolutionnaire dogmatique. Marx a rangé Diderot parmi les « *matérialistes français du XVIII^e siècle* » qu'il considérerait comme ses prédécesseurs. Les apparatchiks soviétiques ont converti cet hommage en manuels du glacial « matérialisme dialectique ».

Ce n'est pourtant pas à Diderot, mais à Rousseau que les révolutionnaires français les plus radicaux vont se référer. Rousseau et Diderot s'étaient liés d'amitié par un même amour de la musique. Leur rupture éclatante en 1757 n'est pas anecdotique. Elle est philosophique. L'auteur du *Discours sur les sciences et les arts* (1750), déiste, inspirateur de la critique romantique puis pédagogico-écologique de la société moderne, ne pouvait décidément pas s'entendre avec un philosophe qui tablait sur les progrès des connaissances pour poser les bases d'une morale sans Dieu. Cette rupture appartient à notre présent le plus vif. Cessons de rousseauser. Diderot nous attend.

Présentation

Par
Martin Duru

L'auteur

D

enis Diderot est né le 5 octobre 1713 à Langres, dans une famille bourgeoise et pieuse. Son père, coutelier, le destine à devenir prêtre. Ses études se déroulent au collège des jésuites à Langres, puis à Paris, où il suit des cours de théologie à la Sorbonne. Sans le sou, Diderot mène une vie de bohème, exerçant plusieurs métiers (précepteur, traducteur) et fréquentant théâtres et cafés. En 1742, il rencontre Rousseau, début d'une amitié qui se brisera par la suite ; un an plus tard, il épouse la lingère Antoinette Champion, avec laquelle il aura quatre enfants, dont une seule fille survivra. Sa première œuvre publiée, les *Pensées philosophiques* (1746), dénonce le dogmatisme des religions révélées et se voit condamnée par

le parlement de Paris. Diderot persiste : il fait paraître en 1749 sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Le texte est un brûlot matérialiste – nos idées procèdent de nos sensations – et sape la thèse d'une harmonie divine du monde. Résultat : trois mois d'emprisonnement.

À sa sortie, il se lance dans l'aventure de l'*Encyclopédie* (ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*), codirigée avec le mathématicien d'Alembert. Le projet est titanesque : rendre la philosophie populaire et l'ensemble des savoirs accessibles, dans un esprit d'éloge de la raison et du progrès. Les deux premiers volumes paraissent en 1751 et 1752, avant que l'entreprise ne soit censurée par les autorités. Elle continue clandestinement et à partir de 1758, Diderot en est le seul maître d'œuvre. En 1766, les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* sont diffusés. Au faite de sa gloire, Diderot se consacre ensuite à la critique d'art. En 1773, l'année de son *Paradoxe sur le comédien*, il se rend en Russie à l'invitation de l'impératrice Catherine II. En 1784, il est frappé par une crise d'apoplexie et meurt à Paris le 31 juillet. Philosophe, romancier, critique, esprit universel ou « *pantophile* » (amoureux du tout, *pan* en grec) selon le mot de Voltaire, il est, avec Rousseau et le même Voltaire, la troisième grande figure des Lumières. Mais contrairement à eux, il n'a pas eu les honneurs du Panthéon...

L'œuvre

Avec *La Religieuse* et *Le Neveu de Rameau*, *Jacques le fataliste et son maître* est l'un des romans les plus fameux de Diderot. Rédigée sur une douzaine d'années, l'œuvre paraît en « feuillets » dans la *Correspondance littéraire*, une revue surtout destinée à des princes d'Europe, entre 1778 et 1780. Par la suite, des additions et des passages initialement supprimés sont publiés ; il faut attendre 1796, soit douze ans après la mort de l'auteur, pour qu'une première édition complète soit mise en circulation.

Jubilatoire et déroutant, *Jacques le fataliste* narre les tribulations de deux personnages qui se sont rencontrés par hasard : Jacques et son maître, donc. Errant sur les chemins, ils s'entretiennent tout du long, avec pour sujet de prédilection les amours de Jacques. Cependant, il ne s'agit pas d'un roman traditionnel, au déroulement linéaire. Très inspiré par le chef-d'œuvre picaresque de Laurence Sterne, *Vie et Opinions de Tristram Shandy* (1760-1767), Diderot se joue des codes du genre du récit d'aventures, alors très populaire. Le texte connaît de brusques cassures : les digressions s'enchaînent, le narrateur prend à partie le lecteur, les intrigues secondaires prolifèrent au gré des multiples personnages rencontrés. Au final, *Jacques le fataliste*, cette « satire universelle », déconcerte... et divertit. Son allant et sa modernité formelle seront immédiatement admirés, notamment par Goethe, qui le lira avec « un plaisir indescriptible ». Au-delà du seul plan littéraire, Diderot émaille son récit de considérations philosophiques, par exemple sur la religion, raillée, ou sur la liberté : comme le titre l'indique, Jacques est un adepte du fatalisme (un mot créé au début du XVIII^e siècle), une doctrine qui nie la liberté en soumettant l'ordre du monde à une nécessité intangible. Mais ce n'est pas forcément là le dernier mot de Diderot... et tout son roman chante la liberté de l'écrivain.

Les extraits

On trouvera dans les pages qui suivent quatre passages de *Jacques le fataliste et son maître* : trois dialogues à caractère philosophique entre Jacques et son maître, ainsi qu'un portrait du domestique par le narrateur. Cet ensemble permet de se familiariser avec le credo fataliste de Jacques : comme il le soutient dès les premières pages du roman, ici reproduites, tout ce qui se produit ici-bas est « écrit là-haut », fixé d'avance (mais pas par Dieu). Cette conception déterministe, que le héros, jadis soldat, a tirée de son capitaine, suscite l'ironie du maître, en profond désaccord : lui affirme se sentir libre et agir selon sa propre volonté. Ce à quoi Jacques réplique, dans le quatrième extrait, que l'on peut « vouloir sans faire » et « faire sans vouloir »... Il arrive néanmoins que le narrateur se moque du fatalisme de Jacques, assimilé à une sorte de superstition. Difficile, dès lors, de conclure sur la « vraie » position de Diderot. Pour mieux la cerner, on lira également un court extrait d'une lettre de juin 1756, adressée à Paul Landois, auteur dramatique ayant rédigé trois articles de l'*Encyclopédie*. Comme Jacques, Diderot estime que la liberté est « un mot vide de sens » et qu'en réalité, nous sommes déterminés par « la chaîne des événements ». Cependant, il entend sauver la notion de responsabilité. Selon le philosophe, « l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie », que l'on peut rendre meilleur par l'éducation, notamment. Ainsi, troisième voie frayée par Diderot, incurable optimiste, le matérialisme est compatible avec le perfectionnement moral de l'homme – l'idéal même des Lumières.

Diderot et la liberté

dans *Jacques le fataliste et son maître*

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAÎTRE. — C'est un grand mot que cela.

JACQUES. — Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet¹.

LE MAÎTRE. — Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria : « Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret ! »

LE MAÎTRE. — Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES. — C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête ; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy² ; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne.

LE MAÎTRE. — Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES. — Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les

1. Dans ce contexte, il faut comprendre que chaque balle a une destination fixée d'avance. Par ailleurs, cette phrase est une référence à *Vie et Opinions de Tristram Shandy*, de Laurence Sterne ; l'un des personnages de ce roman, le caporal Trim, soutient en effet que « chaque balle a son billet ». [Toutes les notes sont de la rédaction.]
2. Nom d'une bataille de 1745.

chaînon d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE. — Tu as donc été amoureux ?

JACQUES. — Si je l'ai été !

LE MAÎTRE. — Et cela par un coup de feu ?

JACQUES. — Par un coup de feu.

LE MAÎTRE. — Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES. — Je le crois bien.

LE MAÎTRE. — Et pourquoi cela ?

JACQUES. — C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE. — Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

JACQUES. — Qui le sait ?

LE MAÎTRE. — À tout hasard, commence toujours...

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dîner. Il faisait un temps lourd ; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs ; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment encore écrit là-haut... »

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les Îles³ ? d'y conduire son maître ? de les

ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant leur chemin. Et où allaient-ils ? Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : Qu'est-ce que cela vous fait ? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet : « Eh bien, Jacques, où en étions-nous de tes amours ? »

JACQUES. — Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah ! Monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou.

LE MAÎTRE. — Allons donc, Jacques, tu le moques.

JACQUES. — Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas ! Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons, et bien d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment... »

Une espèce de paysan qui les suivait avec une fille qu'il portait en croupe et qui les avait écoutés, prit la parole et dit : « Monsieur a raison... »

3. Les Antilles, surtout Saint-Domingue.

On ne savait à qui ce monsieur était adressé, mais il fut mal pris par Jacques et par son maître ; et Jacques dit à cet interlocuteur indiscret : « De quoi te mêles-tu ? »

— Je me mêle de mon métier ; je suis chirurgien à votre service, et je vais vous démontrer... »

La femme qu'il portait en croupe lui disait : « Monsieur le docteur, passons notre chemin et laissons ces messieurs qui n'aiment pas qu'on leur démontre.

— Non, lui répondit le chirurgien, je veux leur démontrer, et je leur démontrerai... »

Et, tout en se retournant pour démontrer, il pousse sa compagne, lui fait perdre l'équilibre et la jette à terre, un pied pris dans la basque de son habit et les cotillons renversés sur sa tête. Jacques descend, dégage le pied de cette pauvre créature et lui rabaisse ses jupons. Je ne sais s'il commença par rabaisser les jupons ou par dégager le pied ; mais à juger de l'état de cette femme par ses cris, elle s'était grièvement blessée. Et le maître de Jacques disait au chirurgien : « Voilà ce que c'est que de démontrer. » Et le chirurgien : « Voilà ce que c'est de ne vouloir pas qu'on démontre !... » Et Jacques à la femme tombée ou ramassée : « Consolez-vous, ma bonne, il n'y a ni de votre faute, ni de la faute de M. le docteur, ni de la mienne, ni de celle de mon maître : c'est qu'il était écrit là-haut qu'aujourd'hui, sur ce chemin, à l'heure qu'il est, M. le docteur serait un bavard, que mon maître et moi nous serions deux bourrus, que vous auriez une contusion à la tête et qu'on vous verrait le cul... »

Que cette aventure ne deviendrait-elle pas entre mes mains, s'il me prenait en fantaisie de vous désespérer ! Je donnerais de l'importance à cette femme ; j'en ferais la nièce d'un curé du village voisin ; j'ameuterais les paysans de ce village ; je me préparerais des combats et des amours ; car enfin cette paysanne était belle sous le linge. Jacques et son maître s'en étaient aperçus ; l'amour n'a pas toujours attendu une occasion aussi séduisante. Pourquoi Jacques ne deviendrait-il pas amoureux une seconde fois ? Pourquoi ne serait-il pas une seconde fois le rival et même le rival préféré de son maître ? — Est-ce que le cas lui était déjà arrivé ? — Toujours des questions ! Vous ne voulez donc pas que Jacques continue le récit de ses amours ? Une bonne fois pour toutes, expliquez-vous ; cela vous fera-t-il, cela ne vous fera-t-il pas plaisir ? Si cela vous fera plaisir, remettons la paysanne en croupe derrière son conducteur, laissons-les aller et revenons à nos deux voyageurs. Cette fois-ci ce fut Jacques qui prit la parole et qui dit à son maître :

« Voilà le train du monde ; vous qui n'avez été blessé de votre vie et qui ne savez ce que c'est qu'un coup de feu au genou, vous me soutenez, à moi qui ai eu le genou fracassé et qui boite depuis vingt ans... »

LE MAÎTRE. — Tu pourrais avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison et loin de devenir amoureux.

JACQUES. — Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou était excessive ; elle s'accroissait encore par la dureté de la

voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu.

LE MAÎTRE. — Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais ?

JACQUES. — Assurément ! Je perdais tout mon sang, et j'étais un homme mort si notre charrette, la dernière de la ligne, ne se fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre ; on me met à terre. Une jeune femme, qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle et en sortit presque aussitôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédaient la nôtre défilèrent. On se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque, m'attachant fortement aux vêtements de cette femme et à tout ce qui était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas et que, mourir pour mourir, j'aimais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais qu'à deux lieues plus loin. En achevant ces mots, je tombai en défaillance. Au sortir de cet état, je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avait secouru, et quelques petits enfants. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre et m'en frottait le nez et les tempes.

LE MAÎTRE. — Ah ! malheureux ! ah ! coquin ! Infâme, je te vois arriver.

JACQUES. — Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.

LE MAÎTRE. — N'est-ce pas de cette femme que tu vas devenir amoureux ?

JACQUES. — Et quand je serais devenu

amoureux d'elle, qu'est-ce qu'il y aurait à dire ? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas ? Si cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à me dire, je me le serais dit ; je me serais souffleté ; je me serais cogné la tête contre le mur ; je me serais arraché les cheveux ; il n'en aurait été ni plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu.

LE MAÎTRE. — Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords.

JACQUES. — Ce que vous m'objectez là m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle ; mais avec tout cela, malgré que j'en aie, j'en reviens toujours au mot de mon capitaine : Tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut... Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture ? Puis-je n'être pas moi ? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi ? Puis-je être moi en un autre ? Et depuis que je suis au monde, y a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai ? Prêchez tant qu'il vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes, mais s'il est écrit en moi ou là-haut que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y fasse ?

LE MAÎTRE. — Je rêve à une chose : c'est si ton bienfaiteur eût été cocu parce qu'il était écrit là-haut ; ou si cela était écrit là-haut parce que tu ferais cocu ton bienfaiteur ?

JACQUES. — Tous les deux étaient écrits l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à la fois. C'est comme un grand rouleau qu'on déploie petit à petit.

(...)

Jacques se frotta les yeux, bâilla à plusieurs reprises, étendit les bras, se leva, s'habilla sans se presser, repoussa les lits, sortit de la chambre, descendit, alla à l'écurie, sella et brida les chevaux, éveilla l'hôte qui dormait encore, paya la dépense, garda les clefs des deux chambres ; et voilà nos gens partis.

Le maître voulait s'éloigner au grand trot ; Jacques voulait aller le pas, et toujours d'après son système. Lorsqu'ils furent à une assez grande distance de leur triste gîte, le maître, entendant quelque chose qui résonnait dans la poche de Jacques, lui demanda ce que c'était : Jacques lui dit que c'étaient les deux clefs des chambres.

LE MAÎTRE. — Et pourquoi ne les avoir pas rendues ?

JACQUES. — C'est qu'il faudra enfoncer deux portes ; celle de nos voisins pour les tirer de leur prison, la nôtre pour leur délivrer leurs vêtements, et que cela nous donnera du temps.

LE MAÎTRE. — Fort bien, Jacques, mais pourquoi gagner du temps ?

JACQUES. — Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE. — Et si tu veux gagner du temps, pourquoi aller au petit pas comme tu fais ?

JACQUES. — C'est que faute de savoir ce qui est écrit là-haut, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle raison, ou sa raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie qui tourne tantôt bien, tantôt mal. Mon capitaine croyait que la prudence est une supposition,

dans laquelle l'expérience nous autorise à regarder les circonstances où nous nous trouvons comme causes de certains effets à espérer ou à craindre pour l'avenir.

LE MAÎTRE. — Et tu entendais quelque chose à cela ?

JACQUES. — Assurément, peu à peu je m'étais fait à sa langue. Mais, disait-il, qui peut se vanter d'avoir assez d'expérience ? Celui qui s'est flatté d'en être le mieux pourvu, n'a-t-il jamais été dupe ? Et puis, y a-t-il un homme capable d'apprécier juste les circonstances où il se trouve ? Le calcul qui se fait dans nos têtes, et celui qui est arrêté sur le registre d'en haut, sont deux calculs bien différents. Est-ce nous qui menons le destin, ou bien est-ce le destin qui nous mène ? Combien de projets sagement concertés ont manqué, et combien manqueront ! Combien de projets insensés ont réussi, et combien réussiront ! C'est ce que mon capitaine me répétait, après la prise de Berg-op-Zoom et celle du Port-Mahon⁴ ; et il ajoutait que la prudence ne nous assurait point un bon succès, mais qu'elle nous consolait et nous excusait d'un mauvais. Aussi dormait-il la veille d'une action, sous sa tente comme dans sa garnison, et allait-il au feu comme au bal. C'est bien de lui que vous vous seriez écrié : Quel diable d'homme !

LE MAÎTRE. — Pourrais-tu me dire ce que c'est qu'un fou, ce que c'est qu'un sage ?

JACQUES. — Pourquoi pas ?... Un fou... attendez... c'est un homme malheureux ; et par conséquent un homme heureux est sage.

LE MAÎTRE. — Et qu'est-ce qu'un homme heureux ou malheureux ?

4. Berg-op-Zoom est une place forte hollandaise, prise en 1747, dans le cadre de la guerre de Succession d'Autriche. Port-Mahon est situé sur l'île de Minorque (Baléares). Épisode important de la guerre des Sept Ans, sa prise date de 1756. Dans les deux cas, il s'agit de victoires françaises retentissantes.

JACQUES. — Pour celui-ci, il est aisé. Un homme heureux est celui dont le bonheur est écrit là-haut, et par conséquent celui dont le malheur est écrit là-haut, est un homme malheureux.

LE MAÎTRE. — Et qui est-ce qui a écrit là-haut le bonheur et le malheur ?

JACQUES. — Et qui est-ce qui a fait le grand rouleau où tout est écrit ? Un capitaine, ami de mon capitaine, aurait bien donné un petit écu pour le savoir ; lui, n'aurait pas donné une obole, ni moi non plus ; car à quoi cela me servirait-il ? En éviterais-je pour cela le trou où je dois m'aller casser le cou ?

LE MAÎTRE. — Je crois que oui.

JACQUES. — Moi, je crois que non ; car il faudrait qu'il y eût une ligne fausse sur le grand rouleau qui contient vérité, qui ne contient que vérité, et qui contient toute vérité. Il serait écrit sur le grand rouleau : « Jacques se cassera le cou tel jour », et Jacques ne se casserait pas le cou ? Concevez-vous que cela se puisse, quel que soit l'auteur du grand rouleau ?

LE MAÎTRE. — Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus...

Comme ils en étaient là, ils entendirent à quelque distance derrière eux du bruit et des cris, ils retournèrent la tête, et virent une troupe d'hommes armés de gaules et de fourches qui s'avançaient vers eux à toutes jambes. Vous allez croire que c'étaient les gens de l'auberge, leurs valets et les brigands dont nous avons parlé. Vous allez croire que le matin on avait enfoncé leur porte faute de clefs, et que ces brigands s'étaient imaginé

que nos deux voyageurs avaient décampé avec leurs dépouilles. Jacques le crut, et il disait entre ses dents : « Maudites soient les clefs et la fantaisie ou la raison qui me les fit emporter ! Maudite soit la prudence ! Etc., etc. » Vous allez croire que cette petite armée tombera sur Jacques et son maître, qu'il y aura une action sanglante, des coups de bâton donnés, des coups de pistolet tirés, et il ne tiendrait qu'à moi que tout cela n'arrivât ; mais adieu la vérité de l'histoire, adieu le récit des amours de Jacques. Nos deux voyageurs n'étaient point suivis. J'ignore ce qui se passa dans l'auberge après leur départ. Ils continuèrent leur route, allant toujours sans savoir où ils allaient, quoiqu'ils sussent à peu près où ils voulaient aller ; trompant l'ennui et la fatigue par le silence et le bavardage, comme c'est l'usage de ceux qui marchent, et quelquefois de ceux qui sont assis.

Il est bien évident que je ne fais pas un roman, puisque je néglige ce qu'un romancier ne manquerait pas d'employer. Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable.

(...)

Je vous entends, lecteur : vous me dites : « Et les amours de Jacques ?... » Croyez-vous que je n'en sois pas aussi curieux que vous ? Avez-vous oublié que Jacques aimait à parler, et surtout à parler de lui, manie générale des gens de son état, manie qui les tire de leur abjection, qui les place dans la tribune, et qui les transforme tout à coup en personnages intéressants ? Quel est, à votre avis, le motif

qui attire la populace aux exécutions publiques ? L'inhumanité ? Vous vous trompez : le peuple n'est point inhumain ; ce malheureux autour de l'échafaud duquel il s'attroupe, il l'arracherait des mains de la justice s'il le pouvait. Il va chercher en Grève⁵ une scène qu'il puisse raconter à son retour dans le faubourg ; celle-là ou une autre, cela lui est indifférent, pourvu qu'il fasse un rôle, qu'il rassemble ses voisins, et qu'il s'en fasse écouter. Donnez au Boulevard une fête amusante, et vous verrez que la place des exécutions sera vide. Le peuple est avide de spectacle et y court, parce qu'il est amusé quand il en jouit, et qu'il est encore amusé par le récit qu'il en fait quand il en est revenu. Le peuple est terrible dans sa fureur ; mais elle ne dure pas. Sa misère propre l'a rendu compatissant, il détourne les yeux du spectacle d'horreur qu'il est allé chercher, il s'attendrit, il s'en retourne en pleurant... Tout ce que je vous débite là, lecteur, je le tiens de Jacques, je vous l'avoue, parce que je n'aime pas à me faire honneur de l'esprit d'autrui. Jacques ne connaissait ni le nom de vice, ni le nom de vertu ; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtements, il haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des bons ; le châtement, l'effroi des méchants. « Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là-haut ? » Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ; et

que, si l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu, nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire de faire. Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans fruit. En effet, que répliquer à celui qui vous dit : « Quelle que soit la somme des éléments dont je suis composé, je suis un ; or, une cause n'a qu'un effet ; j'ai toujours été une cause une ; je n'ai donc jamais eu qu'un effet à produire ; ma durée n'est donc qu'une suite d'effets nécessaires. » C'est ainsi que Jacques raisonnait d'après son capitaine. La distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semblait vide de sens. Son capitaine lui avait fourré dans la tête toutes ces opinions qu'il avait puisées, lui, dans son Spinoza qu'il savait par cœur. D'après ce système, on pourrait imaginer que Jacques ne se réjouissait, ne s'affligeait de rien ; cela n'était pourtant pas vrai. Il se conduisait à peu près comme vous et moi. Il remerciait son bienfaiteur, pour qu'il lui fit encore du bien. Il se mettait en colère contre l'homme injuste, et quand on lui objectait qu'il ressemblait alors au chien qui mord la pierre qui l'a frappé : « Nenni, disait-il, la pierre mordue par le chien ne se corrige pas ; l'homme injuste est modifié par le bâton. » Souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes, excepté dans quelques circonstances où sa philosophie le dominait évidemment ; c'était alors qu'il disait : « Il fallait que cela fût, car cela était écrit là-haut. » Il tâchait à prévenir le mal ; il était prudent avec le plus grand

5. La place de Grève (actuellement place de l'Hôtel-de-Ville à Paris) a été pendant plusieurs siècles le lieu des exécutions publiques.

mépris pour la prudence. Lorsque l'accident était arrivé, il en revenait à son refrain, et il était consolé. Du reste, bon homme, franc, honnête, brave, attaché, fidèle, très têtue, encore plus bavard, et affligé comme vous et moi d'avoir commencé l'histoire de ses amours sans presque aucun espoir de la finir. Ainsi je vous conseille, lecteur, de prendre votre parti; et au défaut des amours de Jacques, de vous accommoder des aventures du secrétaire du marquis des Arcis⁶. D'ailleurs je le vois, ce pauvre Jacques, le cou entortillé d'un large mouchoir, sa gourde, ci-devant pleine de bon vin, ne contenant que de la tisane; tousant, jurant contre l'hôtesse qu'ils ont quittée, et contre son vin de Champagne, ce qu'il ne ferait pas s'il se ressouvenait que tout est écrit là-haut, même son rhume.

(...)

Ils descendent de cheval, ils s'étendent sur l'herbe. Jacques dit à son maître: « Veillez-vous? dormez-vous? Si vous veillez, je dors; si vous dormez, je veille. » Son maître lui dit: « Dors, dors. »

— Je puis donc compter que vous veillerez? C'est que cette fois-ci nous y pourrions perdre deux chevaux. »

Le maître tira sa montre et sa tabatière; Jacques se mit en devoir de dormir, mais à chaque instant il se réveillait en sursaut, et frappait en l'air ses deux mains l'une contre l'autre. Son maître lui dit: « À qui diable en as-tu? »

JACQUES. — J'en ai aux mouches et aux coussins. Je voudrais bien qu'on me dit à quoi

servent ces incommodes bêtes-là?

LE MAÎTRE. — Et parce que tu l'ignores, tu crois qu'elles ne servent à rien? La nature n'a rien fait d'inutile et de superflu.

JACQUES. — Je le crois; car puisqu'une chose est, il faut qu'elle soit.

LE MAÎTRE. — Quand tu as ou trop de sang ou du mauvais sang, que fais-tu? Tu appelles un chirurgien, qui t'en ôte deux ou trois palettes. Eh bien! Ces cousins, dont tu te plains, sont une nuée de petits chirurgiens ailés qui viennent avec leurs petites lancettes te piquer et te tirer du sang goutte à goutte.

JACQUES. — Oui, mais à tort et à travers, sans savoir si j'en ai trop ou trop peu. Faites venir ici un étique⁷, et vous verrez si les petits chirurgiens ailés ne le piqueront pas. Ils songent à eux; et tout dans la nature songe à soi et ne songe qu'à soi. Que cela fasse du mal aux autres, qu'importe, pourvu qu'on s'en trouve bien?... »

Ensuite, il refrappait en l'air de ses deux mains, et il disait: « Au diable les petits chirurgiens ailés!

LE MAÎTRE. — Connais-tu la fable de Garo⁸?

JACQUES. — Oui.

LE MAÎTRE. — Comment la trouves-tu?

JACQUES. — Mauvaise.

LE MAÎTRE. — C'est bientôt dit.

JACQUES. — Et bientôt prouvé. Si au lieu de glands, le chêne avait porté des citrouilles, est-ce que cette bête de Garo se serait endormie sous un chêne? Et s'il ne s'était pas endormi sous un chêne, qu'importait au salut de son nez qu'il en tombât des citrouilles ou des glands? Faites lire cela à vos enfants.

6. L'un des très nombreux personnages secondaires de *Jacques le fataliste*, infidèle et qui, manipulé par sa maîtresse, finit par se marier avec une courtisane qu'il prend pour une dévote.

7. Un malade atteint d'étisie, affection de dessèchement du corps.

8. Référence à l'une des *Fables* de La Fontaine, « Le gland et la citrouille »; son protagoniste est Garo, un paysan.

LE MAÎTRE. — Un philosophe de ton nom ne le veut pas.

JACQUES. — C'est que chacun a son avis, et que Jean-Jacques⁹ n'est pas Jacques.

LE MAÎTRE. — Et tant pis pour Jacques.

JACQUES. — Qui sait cela avant que d'être arrivé au dernier mot de la dernière ligne de la page qu'on remplit dans le grand rouleau ?

LE MAÎTRE. — À quoi penses-tu ?

JACQUES. — Je pense que, tandis que vous me parliez et que je vous répondais, vous me parliez sans le vouloir, et que je vous répondais sans le vouloir.

LE MAÎTRE. — Après ?

JACQUES. — Après ? Et que nous étions deux vraies machines vivantes et pensantes.

LE MAÎTRE. — Mais à présent que veux-tu ?

JACQUES. — Ma foi, c'est encore tout de même. Il n'y a dans les deux machines qu'un ressort de plus en jeu.

LE MAÎTRE. — Et ce ressort-là... ?

JACQUES. — Je veux que le diable m'emporte si je conçois qu'il puisse jouer sans cause. Mon capitaine disait : « Posez une cause, un effet s'ensuit ; d'une cause faible, un faible effet ; d'une cause momentanée, un effet d'un moment ; d'une cause intermittente, un effet intermittent ; d'une cause contrariée, un effet ralenti ; d'une cause cessante, un effet nul. »

LE MAÎTRE. — Mais il me semble que je sens au dedans de moi-même que je suis libre, comme je sens que je pense.

JACQUES. — Mon capitaine disait : « Oui, à présent que vous ne voulez rien, mais

veuillez vous précipiter de votre cheval ? »

LE MAÎTRE. — Eh bien ! je me précipiterai.

JACQUES. — Gaiement, sans répugnance, sans effort, comme lorsqu'il vous plaît d'en descendre à la porte d'une auberge ?

LE MAÎTRE. — Pas tout à fait ; mais qu'importe, pourvu que je me précipite, et que je prouve que je suis libre ?

JACQUES. — Mon capitaine disait : « Quoi ! vous ne voyez pas que sans ma contradiction il ne vous serait jamais venu en fantaisie de vous rompre le cou ? C'est donc moi qui vous prends par le pied, et qui vous jette hors de selle. Si votre chute prouve quelque chose, ce n'est donc pas que vous soyez libre, mais que vous êtes fou. » Mon capitaine disait encore que la jouissance d'une liberté qui pourrait s'exercer sans motif serait le vrai caractère d'un maniaque.

LE MAÎTRE. — Cela est trop fort pour moi ; mais, en dépit de ton capitaine et de toi, je croirai que je veux quand je veux.

JACQUES. — Mais si vous êtes et si vous avez toujours été le maître de vouloir, que ne voulez-vous à présent aimer une guenon ; et que n'avez-vous cessé d'aimer Agathe¹⁰ toutes les fois que vous l'avez voulu ? Mon maître, on passe les trois quarts de sa vie à vouloir, sans faire.

LE MAÎTRE. — Il est vrai.

JACQUES. — Et à faire sans vouloir.

LE MAÎTRE. — Tu me démontreras celui-ci ?

JACQUES. — Si vous y consentez.

LE MAÎTRE. — J'y consens.

JACQUES. — Cela se fera, et parlons d'autre chose... »

9. Il s'agit bien sûr de Rousseau, avec lequel Diderot a entretenu une longue amitié, avant de se brouiller avec lui. Dans *l'Émile*, Rousseau juge sévèrement les *Fables* de La Fontaine, qui portent les enfants « plus au vice qu'à la vertu ».

10. La femme dont est épris le maître ; elle a cependant une liaison avec un chevalier...

Lettre à Landois
(29 juin 1756)

(...) Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit non plus qu'un être agisse sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids, et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme ; il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes ? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir ; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie ; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique. De là les bons effets de l'exemple, des discours,

de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc. ; de là une sorte de philosophie pleine de commisération, qui attache fortement aux bons, qui n'irrite non plus contre le méchant que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière. Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler ; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité ; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain ; c'est pour cette raison que je vous exhortais à la philanthropie. Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montrez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec vous-même : vous ne vous saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, le plus heureusement modifié, il reste toujours beaucoup d'animal avant que d'être misanthrope : voyez si vous en avez le droit. Au demeurant, voilà votre apologie : la mienne est celle de tous les hommes.

(...)

Diderot

Jacques le fataliste et son maître (extraits)

« "L'homme n'a qu'un seul droit, celui de la justice, et un seul devoir, celui de se rendre heureux", écrit Diderot. Philosophe de la liberté, il élabore une logique du bonheur. »

Dominique Lecourt

On célèbre cette année le tricentenaire de la naissance de Denis Diderot (1713-1784), penseur matérialiste et athée, codirecteur de l'*Encyclopédie* et principale figure des Lumières avec Voltaire et Rousseau. Ce livret propose des extraits de *Jacques le fataliste et son maître*, œuvre littéraire originale et profonde réflexion sur la liberté.